

ALAIN ROUSSEAU

ODYSSEÉ FILIALE

Talisman Vital

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042526566

Dépôt légal : février 2026

Du même auteur

Descendez voir, roman
Autoédition 2023

Mes 3000 jours dans l'Empire du Milieu, autobiographie
Autoédition, 2023

Tel épris qui croyait prendre, fiction
Éditions Les 3 Colonnes, 2024

*Avant que le temps ne s'arrête, une course contre le sablier
de la mort.*

« *On aime sa mère presque sans le savoir, sans le sentir, car cela est naturel comme de vivre ; et on ne s'aperçoit de toute la profondeur des racines de cet amour qu'au moment de la séparation dernière.* »

Guy de Maupassant.

À tous ceux que j'ai côtoyés durant ma vie, qu'ils soient vivants ou disparus, à ma femme, à mes enfants et petits-enfants.

Ce livre est une œuvre de fiction. Si les lieux mentionnés ont tous été visités par l'auteur, toute ressemblance avec des personnages ayant réellement existé serait purement fortuite. Le présent ouvrage ne s'adresse pas aux spécialistes ni aux historiens puisqu'il est romancé, et la véracité des faits, ou des citations est présentée pour servir les intérêts du roman. Il ne comporte aucune note infrapaginale, ni aucune référence explicite, sauf exception justifiée.

Prologue

Ce récit ne constitue pas une ligne droite. C'est une spirale, une onde dormante, venue d'un lieu où le souvenir s'écrit sans mot – dont l'impulsion émane de la pulsation des astres. Mon histoire débute par un effleurement : celui d'une amulette transmise au creux d'un adieu. Ce qu'elle libère... est de nature à renverser le cours des événements. Chacune des parties qu'il sous-tend détient une composante d'un idiome antérieur à tous les discours. Une note perdue d'une partition cosmique. Un carnet, qui se distingue d'un simple journal. Il contient des symboles, des cartes, des équations qui défient les lois de la physique. Comme si chaque page représentait une clé, et chaque mot un fragment d'un langage oublié, capable de bouleverser l'ordre des choses. Pour les entendre, on doit consentir à perdre pied. Pour les réunir, accepter de se défaire s'avère essentiel. Voici mon odyssée : une expédition où les frontières du temps, de l'espace, du réel même se diluent. Une quête non pour comprendre, mais pour se souvenir. Car ce n'est pas le monde qui doit être sauvé. C'est la trame de ce qui nous relie.

Le bureau d'Althéa, ma mère gemmologue, n'est pas une simple pièce de travail : c'est un sanctuaire. Quand j'y pénètre, j'ai toujours l'impression de franchir une frontière invisible, comme si j'entrais dans un lieu interdit. Le silence y règne avec une telle densité qu'il paraît vivant. Tout est figé sous une fine pellicule de poussière dorée, comme si le temps avait accepté de se déposer là en offrande. Les étagères ploient sous des amas de minéraux, chaque cristal enfermé dans une boîte étiquetée d'une écriture raffinée. Entre les cartons d'archives, les carnets de terrain, les rapports officiels s'élèvent des murs improvisés, labyrinthiques, où je crains presque de me perdre. C'est l'antre d'une prêtresse autant que le bureau d'une scientifique. Je ne viens ici qu'en son absence, de peur de troubler la concentration sévère qu'elle consacre à ses recherches.

Pourtant, ce soir, un détail accroche mon regard : une boîte de cèdre entrouverte. Elle ne ressemble pas aux dossiers classés méthodiquement par date ou par pays, mais à un objet intime, presque familier. Je m'approche. Le bois sombre dégage une odeur résineuse, et un carnet en dépasse, comme s'il avait essayé de s'échapper. Je tends la main. Le cuir présente des surfaces lisses par endroits, craquelées ailleurs, patinées par l'usage. Les pages, couleur ivoire jaunit, sont gonflées d'humidité ancienne. Quand je l'ouvre, l'écriture me frappe immédiatement : ce n'est pas la graphie ordonnée de ses rapports, mais un style fluide, parfois pressé, voire hésitant. Une phrase, surtout, m'arrête net : « *Chaque pierre raconte une histoire. Sans le lien, elles se taisent.* »

L'encre, délavée, a perdu son éclat, mais conserve une autorité troublante. Jamais ma mère ne s'est exprimée de la sorte devant moi. Elle parle de ses minéraux comme d'échantillons, de données, de structures cristallines, jamais comme des récits. Je frissonne. Je tourne les pages. Là, un cercle grossièrement tracé, divisé en sept sections. Chaque portion est associée à un mot, presque solennel : Équilibre. Transformation. Régénération. Illumination. Ancrage. Connaissance. Harmonie. En dessous, des glyphes, étranges, semblables à des hiéroglyphes stylisés, ou à des idéogrammes que je ne saurais identifier. Leur simplicité

s'avère trompeuse : ils semblent émettre une présence, à l'instar de sceaux actifs.

Sur la page suivante, une liste : Maroc, Égypte, Pérou, Groenland, Yucatán, Atlantide, Paris. Des destinations qui s'enchaînent sans logique apparente, sauf peut-être celle d'une quête. Je superpose mentalement symboles et lieux. C'est un itinéraire. Mais vers quoi ? Mes yeux descendant en bas de la feuille. Une phrase, griffonnée à la hâte, me fait l'effet d'un couperet : « *Le prix de la connaissance, c'est l'oubli. Celui du pouvoir est le sacrifice.* »

Je referme le carnet, soudain oppressée. Mais le coffret semble refuser le repos : posé sur la table, il émet un faible bourdonnement. Lorsque mes doigts l'effleurent, une décharge me parcourt le bras. Je relève la tête, paniquée. Dans le miroir accroché au mur, mon reflet vacille, se brouille, s'efface, comme aspiré par la glace. Une seconde plus tard, je le retrouve, mais quelque chose a changé. Le collier que ma mère porte toujours autour du cou y apparaît, pulsé d'une vie propre, et une certitude m'envahit : ce n'est pas un bijou. C'est une clé. Et ce carnet... en constitue le mode d'emploi.

Je m'appelle Léonie. Je viens, en ce mois de janvier 2022, de fêter mon vingt-quatrième anniversaire, et je réside avec ma mère à Strasbourg. Chaque soir, lorsque je rentre, cernée par les fossiles, je fuis l'atmosphère muséale du foyer. Mon violon et la peinture de mes toiles m'emportent ailleurs, vers un monde où la poussière ne me suit pas. Ses notes servent de passerelles, de respirations, de chemins de traverse.

Depuis des mois, une idée obstinée me travaille : quitter cet appartement saturé de vitrines, d'échantillons, de mémos illisibles. Partir avant que les pierres ne m'ensevelissent à mon tour. Mais aussitôt qu'une annonce immobilière me tente, que j'imagine les poutres d'un studio mansardé, le visage de mon père surgit en contrechamp, comme une réprimande muette. Depuis sa mort, dix ans plus tôt, j'ai veillé sur elle. L'abandonner à son désert minéral serait une trahison. Rester, pourtant, m'étouffe. Cette contradiction me ronge, inlassable.

Ce soir, j'ai choisi de rompre ce cercle. J'ai préparé du thé à la bergamote – le seul qu'elle accepte dans ses rares moments de quiétude. Lorsque la clé tourne dans la serrure, je me tiens prête, adossée au chambranle.